

1- Chronique matinale

J'ai fait une découverte extraordinaire ce matin : je me suis réveillé avant mon réveil. C'est une situation absurde, n'est-ce pas ? Je règle mon réveil pour qu'il me réveille, et quand je m'éveille de moi-même, je m'aperçois que le réveil, lui, dort encore. J'ai **regardé** mon cadran, il marquait six heures.

Je me dis : "Quelle folie de me réveiller si tôt alors que je suis à la retraite." Je veux me rendormir, mais mon matelas, mon oreiller et mes chats s'y opposent. Un matelas d'une mollesse, un oreiller dont la mousse se souvient du poids de ma tête et deux chats qui ne pensent qu'à bouffer. Finalement, je finis par m'extraire de cette nappe de coton. Je me lève, mais attention, pas d'un coup. Je traîne la patte. Oh, pas les deux, juste une seule. Celle qui ne veut pas suivre. C'est gênant, vous savez, de marcher quand une jambe décide de rester là où l'autre est déjà partie. Ça crée un décalage horaire au niveau du genou. Dans mon cas : le genou gauche.

Et là, je comprends. J'ai une intuition masculine. Une intuition qui ne trompe pas : une mauvaise journée m'attend. Je la vois, là, derrière la porte de la chambre, tapie dans l'ombre. Elle attend que je sois prêt pour m'arriver dessus.

Alors, je me rassieds sur le bord du lit. Si la journée m'attend, je vais la faire attendre. On verra bien qui sera le plus patient. Alors, je finis par me lever tout à fait. Je me **dirige** vers la salle de bain, et là, je tombe nez à nez avec mon miroir.

2- Chronique d'un teint sans tain

Quand je dis « nez à nez », c'est une façon de parler, car le nez que je vois en face n'a pas du tout l'air d'être le mien. C'est un nez d'emprunt, un nez de circonstance, un nez qui a manifestement passé une plus mauvaise nuit que moi. Chaque narine pleure des larmes grippales.

Je regarde l'individu dans la glace et je lui dis : — « Dis-moi, tu ne me dis rien ? » Il ne répond pas. Forcément, il réfléchit. Un miroir, c'est fait pour ça. Mais là, il réfléchit une image qui ne me revient pas. Le type en face de moi semble malade.

Je m'approche pour y voir de plus près, et plus je m'approche, plus il s'approche aussi. C'est une provocation. Je me dis : Si ce monsieur continue de m'imiter avec autant d'insolence, ça va mal finir.

Je tente un sourire pour détendre l'atmosphère. Lui aussi sourit, mais avec une telle grimace que je crois qu'il se moque de ma figure. Et c'est là que le drame éclate : je réalise que nous sommes deux. Il y a moi, ici, et lui, là-bas. Mais si nous sommes deux, qui est l'original ? Si je m'en vais, est-ce qu'il reste ? Ou est-ce que c'est lui qui s'en va quand je tourne le dos ?

Pris d'un doute affreux, je veux me raser. Mais comment voulez-vous raser quelqu'un qui fait exactement les mêmes gestes que vous, mais à l'envers ? Si je coupe à droite, il coupe à gauche. C'est un dialogue de sourds.

Le miroir et moi nous nous quittons en bons termes afin que je puisse me rendre sous l'eau. Une conversation animée se déroule alors entre mes deux oreilles.

3- Chronique matinale

Dans l'intimité de ma salle d'eau, un drame se noue... ou plutôt, un drame se dénoue, car il s'agit d'une question de robinetterie.

Ma baignoire, une grande dame d'émail blanc, n'avait pas coulé un regard à ma douche depuis des mois. Et pour cause : elle est à sec. Elle reste là, béante, le siphon dans le vide, alors que la douche, elle, fait salle comble tous les matins.

Ce matin, la baignoire finit par déborder... de colère. — « C'est un scandale ! » me crie-t-elle (avec un écho certain). « Tu sollicites et courtises ta douce douche **chaque jour**. Tu y pénètres habillé en Adam et tu la laisses t'envelopper de sa chaleur, alors que moi, tu me laisses en plan comme une plante verte artificielle. »

Je lui réponds : — « Mais ma chère, c'est que tu es trop profonde. Je m'y perds. » — « Trop profonde ? » s'exclame-t-elle. « Mais c'est pour mieux t'immerger ! La douche, elle, te pisse dessus sans jamais **t'envelopper**. C'est superficiel ! Elle fait couler beaucoup d'encre... enfin, beaucoup d'eau, mais, dans le fond, elle n'a aucun fond. »

La douche, qui ne manque pas de pression, réplique : — « Jalouse ! Tu es une vasque... rien qu'une vasque ! Moi, j'ai le jet vif, j'ai le pommeau de la discorde ! Toi, tu attends le déluge en restant de marbre. Seule, tu n'es rien. Tu exiges des sels de bain ou des bulles pour te rendre accueillante. »

La baignoire, piquée au vif (et à l'émail), rétorque : — « Tu n'es qu'une passade. Un courant d'air. On te prend comme une "p'tite vite". Moi, quand on me prend, on prend son temps. »

Moi, au milieu de ce conflit de poulettes, je me sens comme un robinet d'eau tiède. Je veux tempérer : — « Allons, mesdames. Je ferai comme Salomon et couperai l'enfant... enfin, la poire en deux. »

Pour éviter que la situation ne s'envenime, je fais alors couler un bain, puis je me douche à ses côtés. Comme ça, tout le monde est heureux, sauf mon chauffe-eau et mon compte d'Hydro-Québec.

4- Chronique judiciaire

L'heure est accent grave. On m'accuse d'avoir assassiné une capsule... de sang-froid. Enfin, de sang-chaud, puisque c'était pour un café.

Prenez cette capsule Keurig. Elle est là, dans le box des accusés, toute de plastique vêtue, nappée de silence. Elle me regarde avec son petit œil d'aluminium, et moi, qu'est-ce que je fais ? Je l'incarcère ! Je l'enferme dans une machine qui a plus de pression que mon perceur un lundi matin.

Et là, c'est le drame. Je baisse le levier. Clac ! C'est la guillotine domestique. Je lui perce le cuir chevelu, je lui transperce le fondement... C'est une exécution capitale pour un petit-déjeuner. On appelle ça « infuser », mais moi je dis que c'est une « intrusion ».

Elle crie ? Non, elle siffle. Elle rend l'âme en noir et blanc, surtout en noir. Elle se vide de sa substance pour remplir la mienne. C'est un don d'organe... mais sans anesthésie. Et quand elle a tout donné, quand elle est vidée de son arôme, qu'est-ce que j'en fais ? Je l'éjecte. Je la balance dans le bac des oubliettes. C'est l'ingratitude portée à son paroxysme.

Alors ce matin, devant ma tasse, j'ai eu un scrupule. Un petit scrupule noir, serré, avec deux sucres. J'ai bu le corps du délit. Et maintenant ? Je suis possédé. J'ai le marc qui me remonte au cœur et la conscience qui bout à quatre-vingt-dix degrés. Et puis, la vraie coupable c'est la cafetière. Je l'accuse de meurtre.

— On m'accuse, moi, la machine, d'être l'exécutrice des hautes pressions. On me pointe du doigt ou plutôt, on appuie sur mon bouton en disant que je suis une tueuse en série. Mais enfin, soyons sérieux ! Je ne suis qu'une intermédiaire. Entre l'eau qui court et le café qui dort, je ne fais que passer.

On dit que je « presse » la capsule. Mais est-ce ma faute si elle est sous pression ? C'est la société qui veut ça. Tout le monde veut tout, tout de suite, et en dosettes. On me demande d'être expéditive, alors je m'exécute... pour qu'elle s'exécute. Mais ce n'est pas une raison pour m'exécuter.

Et puis, regardez la victime. On parle de « condamnation », mais c'est une vocation. Cette capsule, dès sa naissance, elle ne rêvait que de ça : passer à la douche. Quand je lui perce le corps, ce n'est pas un crime, c'est une révélation. Je libère son génie. Sans moi, elle resterait une petite boîte de plastique anonyme, pleine de poussière brune et de regrets. Grâce à moi, elle devient un nectar, elle s'élève, elle s'évapore en arômes subtils.

On m'accuse de l'avoir « éjectée ». Mais c'est la loi de la chute des corps. Une fois qu'on a donné son jus, on n'est plus dans le coup, on est dans le bac. C'est la vie : après l'infusion, l'exclusion.

Alors, si je suis coupable, l'usager est complice. Car enfin, c'est lui qui a baissé le levier. Moi, je n'ai fait que chauffer l'ambiance. Je ne suis pas une machine infernale, je suis une machine... à faire du café.

Le tribunal s'est retiré dans la cuisine et, après avoir mûrement réfléchi — ce qui, pour un juge, est une manière de ne pas rester en carafe — rend son verdict :

Attendu que l'accusé a bu la tasse avant même le procès ; Attendu que la victime était de toute façon un peu « serrée » et qu'elle n'avait plus rien dans le ventre ; Attendu que la machine n'a fait que suivre le courant... électrique ;

Le tribunal déclare que le crime n'en est pas un, car il y a vice de forme. On ne peut pas condamner une machine qui a toute sa tête — même si elle est chauffante — pour avoir rendu un service liquide.

Cependant, comme il faut un coupable, je condamne l'usager à une peine exemplaire : Vous êtes condamné à recommencer chaque jour, à l'aube, ce sacrifice rituel. Vous devrez errer, les yeux mi-clos, en quête de votre dose de caféine, tel un condamné à la meule... à café ! Et pour que la peine soit totale, je vous condamne à la double peine : si vous oubliez de détartre la coupable, c'est vous qui finirez par avoir un goût amer dans la bouche.

J'en profite pour prendre un petit déjeuner tout en lisant mon journal, ma tasse de café à ma droite. La UNE est entièrement consacrée à la politique américaine.